

Vers un nouvel équilibre écologique ou vers l'effondrement ?

Le tétraplexus industriel : une lecture eidétique de notre époque

Commençons par le commencement. Avant la révolution industrielle, les manufactures rassemblaient une multitude d'artisans dont le travail reposait sur la maîtrise d'outils manuels. Le passage à la production mécanisée en série a constitué un saut immense : désormais, c'est la machine qui fabrique, et l'homme devient soit constructeur, soit opérateur.

Deux exigences fondamentales émergent alors : d'une part, l'approvisionnement en énergie mécanique pour faire fonctionner les machines ; d'autre part, la mobilisation de capitaux pour développer l'appareil industriel. Deux dimensions — physique et financière — qui redéfinissent le mode de production et bouleversent l'économie mondiale, indépendamment des régimes politiques.

Mais cette richesse nouvelle a un coût : elle altère la nature. Les limites planétaires sont franchies les unes après les autres — élévation et acidification des océans, effondrement de la biodiversité, réchauffement et variabilité climatiques accrus, pollutions multiples, déforestation massive (entre 1 et 2 milliards d'hectares, soit 18 à 36 fois la surface de la France), etc.

La population humaine est **auto-reproductible**, pourvu qu'elle soit nourrie. De manière analogue, le capital industriel peut se reproduire par le jeu des investissements et des amortissements, à condition d'être alimenté en énergie. Démographie et capital partagent une dynamique **exponentielle**.

Parti de zéro, le capital industriel atteignait 6 000 milliards de dollars en 1975 (environ 45 % du PIB mondial). En 2025, il s'élève à 40 000 milliards (35 % du PIB). Aujourd'hui, notre monde est structuré autour de quatre éléments fondamentaux : l'énergie, le capital industriel, la population et son alimentation. Ensemble, ils forment un **tétraplexus** — une structure quadripartite dans laquelle se concentre la question écologique.

Cette réduction eidétique — réduction à l'essence — n'est pas une simplification. Elle révèle l'ossature du phénomène, sans en ôter la chair. Démographie et capital peuvent croître, mais aussi décroître : la population italienne diminue actuellement, et lors de la crise du COVID, le PIB et les investissements ont reculé.

Croissance et décroissance sont les deux visages du capitalisme industriel, tout comme ceux de la dynamique démographique. Les partisans de l'anticapitalisme doivent alors se poser une question cruciale : faut-il renoncer à la production mécanisée en série ?

Lorsque l'énergie vient à manquer — comme c'est le cas en Europe — un appauvrissement général s'installe. Il devient nécessaire de hiérarchiser les priorités du système productif et de réduire certaines branches du capital industriel. C'est ce que nous appelons la **transition capitalistique**.

Si l'on suit une logique sociale, on privilégiera par exemple les équipements médicaux. Mais le capital industriel obéit à sa propre logique : il ne peut se développer que si l'énergie lui est fournie, et son expansion dépend de l'écoulement de ses produits. Or, la guerre constitue le moyen le plus efficace d'écouler ces produits : en consommant ses munitions, elle les élimine. Les deux guerres mondiales ont démontré combien la production d'armes a stimulé la machinerie industrielle.